Le bréviaire amoureux de Martine Roffinella

L'amante, l'aimée,
de Martine Roffinella. Banlieue Est éditions,
92 pages, 10 euros

C'est sans doute à Violette Leduc que l'on pense d'emblée en lisant la déclaration d'amour désespéré de Martine Roffinella. Mais Violette Leduc était plus lyrique, tout en étant aussi passionnée. Violette Leduc, rappelons-le, était tombée amoureuse de sa protectrice littéraire, Simone de Beauvoir, qui lui avait inspiré un extraordinaire chant poétique, *L'Affamée,* plus visionnaire que réaliste. Embarrassée, l'auteure du *Deuxième sexe* et de *L'Invitée,* était parvenue, dans son approche du manuscrit, à dissocier en elle-même la lectrice et l'amie harcelée par un amour inopportun et avait convaincu Gallimard de publier cet impudique aveu la concernant sans la nommer bien entendu. Le livre était dédié à un autre amour « impossible » de la future auteure de *Ravages* et de *La Bâtarde,* Jacques Guérin (dont Carlo Jansiti vient de publier la biographie, *Les plaisirs et les jours de Jacques Guérin,* Seuil).

Mais Violette Leduc se contentait d'écrire à son amie et de gémir, sans aucune attente exprimée. Martine Roffinella n'est pas dans la même position, puisque l'écrivain reconnu, c'est elle et non l'objet de son amour, qui est une quadra-génaire mariée et mère, qui simplement a commis l'erreur de se montrer attentive et involontairement séductrice. Un peu trop amicale, ce qui correspond au schéma classique de l'embrasement passionnel suscité par quelqu'un qui ne partage pas l'amour qu'il ou elle a fait naître, qui n'a pas l'intention de faire souffrir et qui ne sait comment éteindre l'incendie.

Martine Roffinella fait alterner sa propre voix d'aimante et la description de la psychologie supposée de l'aimée, à la fois fuyante et désolée, jusqu'à la rupture finale et la tragédie romanesque qui s'ensuit.

L'œuvre de Martine Roffinella, découverte par Phébus et Bernard Pivot il y a une quarantaine d'années est une des expressions les plus authentiques et les moins provocantes de l'amour d'une femme pour les femmes. Elle échappe à la mode galopante qui pourtant désormais pourrait la seconder et amplifier sa portée. Mais, contrairement à celles de Nina Bouraoui ou de poétesses *queer,* cette œuvre n'a pas la moindre volonté militante. Elle affirme seulement et sans forfanterie sa singularité, incontestable, qui n'a pas craint d'exposer ses faiblesses et ses choix parfois insolites, ses addictions contre lesquelles elle lutte seule (alcool, tabac, sexe, graphomanie qui la conduisent au bord de la perte de l'identité, ce qu'elle a appelé dans un recueil de nouvelles des *« petites morts à péage »*), ses situations familiales ou matérielles difficiles qui auraient pu la marginaliser.

Elle disperse ses livres chez des éditeurs courageux et modestes. Mais le ton n'en a pas moins d'éclat. Moins « bonne écolière » que Mireille Best (1943-2005), qui avait un personnalité hors du commun, mais une narration plus classique quoique dotée d'une imagination inspirée, fantaisiste et ironique, Martine Roffinella n'a pas non plus sa place parmi des romancières de « l'amour maudit », comme on disait du temps de Renée Vivien (1877-1909), de Nathalie Clifford-Barney (1876-1972), d'Olivia (Dorothy Bussy, 1865-1960) et de Jeanne Galzy (1883-1977). Elle n'a pas non plus la force tranquille de Colette (1873-1954). Elle est ailleurs, toujours ailleurs. Elle a longtemps tenu des blogs, traquant les voix qui sans lui ressembler lui paraissaient indiquer un chemin vers un but familier et jamais atteint.



DR

Martine Roffinella.

Elle se sert de la littérature pour développer une sorte de bréviaire du pur amour à mort. Au point que l'on a parfois l'impression de lire des chapitres du *Château de l'âme* ou de Madame Guyon, même si le langage peut être aussi sensuel (elle a écrit des textes franchement érotiques, ce qui n'est pas le cas de celui-ci).

Avec moins de violence que Violette Leduc, mais avec le même désespoir pour les *« baisers abstraits ou distraits »*, elle s'abandonne parfois à des rêveries qui prennent la forme de poèmes : *« Mourir un peu à votre insu. Par dérobade. Regarder la mer. Regarder le sable. Regarder les voiles qui entrebâillent le ciel. Regarder la montagne se dresser — s'extirper de la terre rapace. Regarder les prairies écœurantes de verdure — les couardes limaces qui suintent en leur fuite… »*

Elle est assez vigilante pour ne pas sombrer dans la littérature sentimentale, qui la menace, dont elle se garde avec acuité. Une pièce de théâtre vue ensemble est l'occasion d'une page remarquable, dans laquelle l'auteure décrit plus son aimée que la pièce qu'elle ne voit qu'à travers son regard et qu'elle ne ressent qu'à travers ses commentaire. *« Vous respirez leurs mots. Leurs répliques vous les englobez dans votre poitrine en ressac. Vous observez les hommes de l'ombre. Ces magiciens des lieux qui se transforment d'acte en acte. (…) Je suis pourtant là à vos aguets. Le froid des rues de la ville me couvre de métal. (…) Je ne pourrais que vous décevoir. Répéter des phrases déjà déflorées. Dans ces mêmes rues non loin de ce même théâtre. Tant de mots troués. Défigurés par l'usure de trop de bouches. Et cette violence de mon corps toujours prête à bondir. La stupidité du vertige qui accompagne la cassure des chairs. »*

Lorsque, lasse de souffrir, l'aimante envisage de rompre, pour en finir avec *« les abominations de l'amour »,* elle a le sentiment terrifié et empli d'espoir d'être rattrapée par l'aimée. Elle commente : *« Peur et douleur forment la croûte de mon âme ».* Et une fois de plus, on croit lire une mystique de l'amour désespéré, Sœur Inès de la Cruz ou Silvina Ocampo… Et arrive un moment où le lecteur ne sait plus qui est la prédatrice et qui est la proie. C'est un chassé-croisé. On pense à un beau roman de la Japonaise Taeko Kôno (1926-2015) ou du moins à son titre *Conte cruel d'un chasseur devenu proie.*

L'aimante, l'aimée avait paru chez Phébus, sous une autre forme et sous un autre titre, *Les Indécises,* il y a un quart de siècle. Assez de temps a coulé pour un changement de mœurs, de normes sociétales. Mais ici ce n'est pas de préjugés sociaux qu'il est question, mais de passion, de difficultés à donner une réalité charnelle à un amour à sens unique et à trouver l'expression juste de ce sentiment, de cette attente et de la crainte du vide.

L'an dernier, Martine Roffinella avait publié un beau recueil de *« picoraisons poétiques »,* sous le titre d'*Eclatilles*(Editions des Utopies). Elle donnait libre cours, dans ce livre qui fourmillait de néologismes et de visions, à son invention verbale et à ses questions métaphysiques ou terre-à-terre, ne cessant de s'interroger sur le risque de la folie, que lui fait courir son goût de *« l'infini nu »*. Elle y écrivait ces vers qui pourraient aussi résumer chacune des aventures amoureuses qui constituent l'arrière-fond de chacun de ses livres :

« Vers qui ?
Vers où ?
Ainsi va la vie
pas trop réfléchie
sautillante parfois –
par foi ou par effroi »

René de Ceccatty